

## BULLETIN TELEGRAPHIQUE.

## FRANCE.

Paris, 16.—Il est rumeur que l'Impératrice Eugénie a été vue ici vendredi et samedi.

Le colonel Staffel, traduit devant une commission militaire, a été acquitté.

Brest, 16.—Le vapeur *Amérique* a sombré durant une violente tempête. Il n'a été abandonné qu'à la dernière heure. Quarante passagers ont été sauvés par un vapeur italien et amenés ici.

Le vapeur *Norwegian* est aussi arrivé avec cent quarante-huit hommes de l'équipage et trente passagers. Le reste des passagers a été recueilli par un vapeur anglais. Tous les passagers s'accordent à louer le courage du capitaine Rousseau qui a gardé le plus grand sang-froid dans le péril.

Paris, 18.—Ledru Rollin souffre d'une maladie de cœur, et ses médecins lui ont ordonné de ne plus se mêler de politique.

Paris, 18.—Le rapport détaillé du dernier sinistre maritime vient d'être donné. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que les officiers du vapeur ont résolu de l'abandonner.

Le vapeur norvégien *Aladin*, et le vapeur anglais *Michigan* furent les premiers navires signalés, qui commencèrent le sauvetage.

Le vapeur italien *Quiroleo* vint en troisième lieu et se rendit à Brest avec 180 personnes. Le transbordement s'est fait au milieu d'une violente tempête, et c'est presque un miracle que le sauvetage ait pu s'effectuer avec autant de succès.

## ANGLETERRE.

Londres, 14.—Pendant une terrible tempête qui a sévi hier sur les côtes de l'Irlande le câble transatlantique posé en 1866 a cessé de fonctionner. On n'a pas encore trouvé l'endroit où le câble est brisé, mais on croit cependant que c'est à une distance d'environ 25 milles de Valence, où l'eau est peu profonde. Vu qu'il y a encore deux câbles qui fonctionnent bien, les dépêches télégraphiques seront reçues et envoyées comme à l'ordinaire.

Southampton, 15.—Les restes du Dr. Livingstone sont arrivés ici à 11 heures ce matin.

Londres, 15.—Durant la procession du convoi funèbre qui escortait les dépouilles mortelles du Dr. Livingstone des salves d'artillerie ont été tirées. La foule des spectateurs était innombrable.

Londres, 16.—Le vapeur *Amérique*, faisant partie de la ligne transatlantique, parti de New-York le 4 courant pour le Havre, a sombré mardi dernier, à une centaine de milles de Brest.

Tout le monde a été sauvé à l'exception du second officier. C'était le troisième trajet que faisait ce vaisseau; il avait à son bord 75 passagers de première classe. C'est là le troisième vapeur que cette compagnie perd dans l'espace de 6 mois.

Londres, 16.—La reine a envoyé un message aux Chambres des Communes pour les engager à voter un octroi de £25,000 en faveur de Sir Garnet Wolseley.

Londres, 16.—Sir Stafford Northcote, Chancelier de l'Échiquier, a soumis le budget anglais pour l'année finissant le 31 mars 1874.

Le revenu total s'élève à £77,335,000, donnant un surplus de £3,574,000 sur les items de M. Lowes.

Les dépenses totales s'élèvent à £76,456,000.

Londres, 18.—Les funérailles du Dr. Livingstone ont eu lieu ce matin à l'abbaye Westminster. Le cortège funèbre a été suivi d'une foule immense, on y remarquait les carrosses de la Reine et du Prince de Galles, envoyés comme marque de respect pour le célèbre défunt.

La tombe du Dr. Livingstone se trouve au centre de la partie ouest de l'abbaye de Westminster, à côté de celle du fameux ingénieur Stephenson.

Londres, 19.—Le capitaine Rousseau du vapeur *Amérique*, dans son rapport officiel, dit que le vapeur commença à faire eau le 13. En dépit de tous les efforts, l'eau gagna successivement les trois fournaies et les éteignit l'une après l'autre. Lorsque le danger de sombrer devint imminent, on décida, de l'avis des officiers, d'abandonner le navire.

Plymouth, 19.—Le vapeur français *Amérique* a été amené hier en ce port à la remorque du vapeur *Spragg* de New-Port en destination de Gibraltar et du vapeur *Barry* de Panama.

Le capitaine du *Spragg* rapporte qu'il a rencontré l'*Amérique* le 15 courant, au 47.40 lat. à la dérive en pleine mer.

En pénétrant dans le vapeur on a constaté qu'il était abandonné. Il y avait six à huit pieds d'eau dans la chambre de l'engin.

Les autres compartiments du navire étaient parfaitement secs et les mâts en bon état.

Le vapeur une fois entré au port, le service des pompes a été organisé. Il ne reste plus que deux pieds d'eau dans le navire. Le bagage des passagers, les chronomètres du navire sont sauvés. On espère sauver aussi une partie de la cargaison.

Plymouth, 20.—Le vapeur *Amérique* est maintenant remis à flot, et l'eau qu'il contenait a été complètement pompée. La cargaison sera sauvée.

## ÉTATS-UNIS.

New-York, 16.—Un télégramme de Londres mande qu'au-delà de cinquante mille personnes étaient présentes à l'arrivée du vapeur qui portait les restes de Livingstone. Stanley fut choisi comme l'un des porteurs des coins du poêle. Hainwright, en le rencontrant, l'a reconnu et lui a raconté les derniers moments de Livingstone.

Une assemblée de banquiers et de capitalistes a eu lieu hier soir. Elle était présidée par Peter Cooper. Les assistants ont nommé un comité qui devra se rendre à Washington et présenter une pétition au président, lui demandant d'opposer son veto au bill relatif à la circulation du papier-monnaie.

New-York, 16.—Le vapeur *Amérique* était assuré en France pour \$600,000. Il était de la même dimension et de la même capacité que le *Ville du Havre*. Il portait autrefois le nom de *Impératrice Eugénie*. Il mesurait de 335 à 431 pieds de longueur.

## ESPAGNE.

Bayonne, 19.—Le général Sebillo et tout son état-major ont été dernièrement faits prisonniers par les troupes républicaines, près de Vich, mais Sebillo et plusieurs de ses officiers sont parvenus à s'échapper et ont gagné la frontière française.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## DÉCÈS.

Joseph Virgile, enfant de M. Joseph Lovesque, pilote, décédé le 9 courant, à 9 heures p.m., âgé de 5 ans.

## LES RUINES

DE

## MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LEON BESSY.

(Suite.)

XXXVI.

Je suivis le père Joseph à la sacristie. Il me fit signe de l'attendre un instant, et quand il eut achevé ses prières, je montai avec lui dans sa cellule.

—Pardonnez-moi, mon Père, lui dis-je, de ne pas remplir la promesse que je vous ai faite de ne plus parler de ma vocation jusqu'à ce que vous me l'ordonniez. Depuis que je vous ai vu, j'ai passé des moments bien tristes.

Je lui racontai alors mes luttes intérieures, mes incertitudes et mes inquiétudes, la fatalité qui avait fait partir la lettre par laquelle j'annonçais ma mort à mes parents; et je finis par lui remettre la correspondance que j'avais reçue, en le priant instamment de hâter, autant que possible, mon admission dans son Ordre. Il me répondit que le cas était grave, et que si je ne le trouvais pas mauvais, il en conférerait avec le père Gardien, qui était un homme capable de nous donner à tous deux un bon conseil. Je lui dis que cela me semblait très-bien, et il me conduisit dans une autre cellule, où je devais l'attendre tandis qu'il irait parler au père Gardien. Il ajouta que je pouvais passer mon temps à lire quelqu'un des livres qui se trouvaient sur la table.

J'en pris un au hasard, mais je ne pus pas même fixer mon attention sur le titre, tant j'étais dominé par l'idée que c'était pour moi une nécessité de m'ensevelir dans le cloître, maintenant surtout que la nouvelle de ma mort ne tarderait pas à se répandre. Je préférai m'asseoir devant la seule petite fenêtre qui éclairait la cellule. J'étais attiré vers elle par un bruit qui ressemblait à celui des vagues, et l'ayant ouverte, je vis qu'elle donnait en effet sur la mer. De ma vie je n'avais vu un aussi grand nombre de navires. Les uns arrivaient, les autres partaient; ceux-ci les voiles serrées, ceux-là sous toutes voiles. Quelques-uns avaient des proportions colossales, tandis que d'autres semblaient, par leur petitesse, jeter un défi à l'océan. A côté d'eux le vis aussi se mouvoir ça et là beaucoup de petites barques, qui, s'aidant de la voile ou de la rame, glissaient légèrement à la surface des flots, et n'y laissaient qu'un sillage passager. Mais plus loin, près de la tour d'un phare, j'aperçus la coque d'un navire fortement amarré, qui avait perdu ses voiles et toute sa mâture, et contre lequel les flots se brisaient avec violence. Celui-là, me dis-je, a vu décliner les jours de sa jeunesse, et habitué aux chocs impétueux de la mer, il brave sa colère et ses menaces.

—Mon fils, me dit le père Joseph en rentrant, je vois que tes propres pensées te plaisent toujours plus que celles d'autrui. Le père Gardien nous attend.

Je le suivis, et nous passâmes dans une autre cellule, où je trouvai un religieux assis, et tenant en main les lettres que j'avais remises au père Joseph.

Il me fit asseoir, et regardant les lettres comme s'il y eût lu ce qu'il avait à me dire, il me parla ainsi :

—Ta vocation de l'autre jour, Manuel, pouvait être un piège de celui qui nous poursuit tous pour nous surprendre là où nous y sommes le moins préparés. Celle d'aujourd'hui doit être soumise à une épreuve, et si elle en sort victorieuse, je la regarderai comme véritable, et je ferai les démarches nécessaires pour que tu sois admis, malgré les lois du siècle dans le collége des Missionnaires. Il faut que tu ailles toi-même demander le consentement de l'un de tes oncles, et soit que tu l'obtiennes ou qu'on te le refuse, tu seras reçu à ton retour. Je sais que l'épreuve est forte, mais elle me paraît indispensable. Tu croyais que pour être mort au monde il suffit de franchir le seuil d'un cloître, et de s'enfermer entre quatre murs. De cette manière tu serais entré en homme timide et en fugitif là où tu dois pénétrer en homme courageux. Une telle admission n'est pas convenable. Il faut auparavant, que tu fasses tes preuves de bravoure, non d'une bravoure commune, mais de celle qui sait résister aux sentiments les plus tendres. Tu voulais que personne ne connût ton sacrifice; il faut, au contraire, que tout le monde en soit instruit; il faut que tu démentes la nouvelle de ta mort, qui pourrait n'être qu'une ruse pour couvrir ta faiblesse; il faut, en un mot, qu'on sache que tu es vivant, et que tu veux consacrer ta vie au service de l'Éternel. Tel est le creuset par lequel doit passer ta vocation. Elle en sortira plus pure et plus affermie, si elle est véritable. Si elle ne l'est pas, tu t'épargneras de cruels chagrins, et tu sauras que la paix de l'âme ne se trouve point pour toi là où tu la cherches, mais aux lieux que tu as quittés et où l'on te rappelle maintenant. Adieu, Manuel.

Il dit, me remit les lettres, et me laissa seul avec le père Joseph.

—Je ne puis, dit celui-ci, m'écarter de ce que tu viens d'entendre. Ou ta vocation est vraie, ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, elle persistera; si elle ne l'est pas, tu éviteras un grand malheur.

Et avant que j'eusse trouvé un mot à lui répondre, il m'accompagna jusqu'à la sortie du couvent, et ouvrant la petite porte que j'avais vu ou entendu ouvrir tant de fois de mon auberge, il prit congé de moi.

Ce qu'on me demandait était si éloigné de mes idées et les contrariait tellement, que je crus d'abord qu'on voulait me traiter comme un enfant. Pour moi, la nouvelle de ma mort entraînait nécessairement mon entrée dans le cloître; et démentir cette nouvelle, c'était m'ôter tout espoir d'accomplir mon projet. Si le monde me croit mort, me disais-je, il ne s'opposera pas à ce que je vive tranquille, seul et oublié. Au contraire, si l'on sait que j'existe encore on me tourmentera de tous côtés, et il me

deviendra impossible de vivre dans la retraite. Ainsi, la mort, me conduira au cloître, et la vie me rendra au monde.

Maintenant, on me dit que cette mort peut causer ma perte, et que si je veux entrer dans le cloître, il me faut rompre de nouveau avec le siècle. Mais aurais-je le courage de dire à celui-ci que je reviens à lui uniquement pour démentir les bruits qui ont couru sur moi, et que, s'il me retrouve dans son sein, ce n'est que pour lui faire mes derniers adieux? Cependant je ne puis rester indécis; car, si je ne déments la nouvelle de ma mort, je ne trouverai pas le repos que j'espérais rencontrer par cette voie, puisqu'alors on me refusera l'entrée du cloître. Il faut donc me résoudre à retourner dans le monde, au risque de ne pas trouver en moi le courage et la force nécessaires pour briser les liens dont il va plus que jamais m'enlacer.

Plein de ces pensées je rentraï dans mon auberge, et je demandai à la femme d'André si le cordon établi autour de la ville était tellement sévère que personne ne pût sortir.

—Voulez-vous déjà nous quitter? me répondit-elle. Il est vrai que le cordon est rigoureux; cependant, si vous tenez à passer par contrebande, j'ai un frère, excellent marin, qui, avec sa petite barque, vous déposera au point de la côte que vous lui indiquerez.

Je lui dis de l'envoyer chercher, et il m'offrit en effet de me conduire où je voudrais, pourvu que nous puissions, en suivant la côte, faire le trajet en un jour. Je lui indiquai le point où je voulais aborder, et il me dit qu'en partant le soir, nous pourrions facilement arriver le lendemain matin. Il ajouta que l'un de ses fils viendrait avec nous, pour l'aider à ramer, s'il était nécessaire. Nous convînmes du prix, et je lui dis que je comptais revenir avec lui.

—A la grâce de Dieu, me répondit-il; si vous ne revenez pas, nous mangerons vos provisions. Mais à quand le départ? car penser que, faible comme vous êtes, vous pourriez maintenant supporter la traversée, c'est supposer l'impossible.

—Je le crois aussi, lui dis-je et il me semble que nous pouvons la remettre à trois jours.

—Bon; et combien de temps comptez-vous rester-là?

—Quelques heures seulement.

—Alors nous les emploierons à pêcher: aimez-vous la pêche?

—Je ne l'aime que sur la table.

—J'en pourrais dire autant de mon côté pour la chasse. Avez-vous des bagages?

—Ce que j'ai sur moi; rien de plus.

—Tant mieux; la provision de vivres pourra être d'autant plus complète.

Et il s'en alla, après m'avoir rappelé le jour et l'heure du départ.

XXXVII.

Nous nous embarquâmes à la date et à l'heure convenues. Le beau-frère d'André était sans doute très-lié avec les douaniers, car il parla secrètement à l'un d'eux au moment de notre départ.

—Va-t-on à la pêche, Paul? lui demanda un autre.

—Oui, répondit Paul; tout ira bien, pourvu que le poisson morde.

Nous avions en effet un bateau de pêche, et jusqu'à la tombée de la nuit nous restâmes en vue du port, comme si nous eussions voulu y entrer. Mais, dès que nous fûmes couverts par l'obscurité, nous tendîmes notre unique voile au petit vent d'ouest qui soufflait alors, et nous nous éloignâmes rapidement.

Le fils de Paul, qui était presque un homme fait, tenait le gouvernail. Je m'assis près de lui, et Paul se mit devant moi. J'avais déjà entendu parler des excursions des contrebandiers, des signes qu'il se font sur mer, et des intelligences qu'ils entretiennent avec les gardes-côtes. En me souvenant de tout cela, je reconnus aussitôt que j'avais affaire à l'un d'eux.

—La barque du Noir doit naviguer dans ces eaux, dit le fils de Paul.

—Non, répondit le père; il est parti hier dans la direction de l'ouest.

—Qu'est-ce que le Noir? demandai-je très-étonné.

—C'en est un, répondit Paul, qui n'entend pas raison et qui veut tout ou rien. Nous l'appelons le Noir pour le distinguer de ceux qui reçoivent des blancs; (1) et ceux-là forment le plus grand nombre.

—Je comprends encore moins maintenant, dis-je. De qui donc la barque du Noir pourrait-elle recevoir des blancs?

—De qui serait-ce, répondit Paul, sinon de nous qui les lui donnons, afin de pouvoir naviguer en sûreté sur ces côtes?

—Avons-nous à craindre les pirates, ami Paul? lui dis-je.

—Non, seulement les Noirs, répondit pour lui son fils.

—C'est singulier, dis-je en plongeant mes regards dans l'obscurité de l'horizon; n'avez-vous pas aperçu de ce côté deux flammes qui se succédaient rapidement, et qui se sont éteintes presque au même instant?

—C'est une chose très-commune sur mer, répondit Paul en affectant un air indifférent.

Peu après il alluma sa pipe, dont la lumière éclaira un moment notre barque; mais bientôt il l'éteignit, et nous nous retrouvâmes dans l'obscurité.

—Ne distingues-tu rien? demanda Paul à son fils.

—Il me semble, répondit celui-ci, que j'ai vu briller et s'éteindre aussitôt un fanal de navire.

—Ce sont eux, répondit le père; cinglons dans leur direction.

Quelques instants après nous passions près d'un vaisseau de haut-bord, d'où l'on jeta plusieurs ballots au fond de notre barque, sans que nous nous arrétassions; et ni Paul ni son fils ne montrèrent le moindre étonnement, ni ne demandèrent ce que c'était. Au moment où le

(1) Monnaie d'Espagne.